

siques variées à l'infini n'aient reçu du bienfaiteur par excellence un merveilleux soulagement. Lisez dans la *Journée des malades* la page ravissante du cher abbé Henri Perreyve. Ce qu'il écrit avec la séduction de son jeune talent, avec son âme exquise d'aspirant au sacerdoce, des milliers d'autres, dans toutes les conditions et situations imaginables, l'ont pensé, l'ont senti, sans l'écrire et sans le dire. Ce qui était hier est aujourd'hui et sera demain. Eh bien! n'eussions-nous jamais pour notre compte bénéficié des consolations de celui qui passe ainsi à travers la race humaine, en faisant le bien par bonté, il resterait encore que nous devrions l'aimer pour les douleurs apaisées, les larmes séchées, les soupirs calmés, les angoisses de tout nom de l'esprit, du cœur, du corps, tempérées et adoucies le long de sa route vingt fois séculaire.

Nous aimons, dans le passé, les bienfaiteurs célèbres, un saint Vincent de Paul, un saint Jean de Dieu. Qu'est-ce que saint Vincent de Paul, qu'est-ce que saint Jean de Dieu, que sont tous leurs émules, les grands cœurs ouverts sur les misères des hommes? Le Christ les dépasse tous ensemble de l'infinie supériorité de sa pitié, comme de l'application qu'il en fait et des ressources dont il dispose pour le faire. Eux-mêmes, les saints, protesteraient du plus sincère de leur âme, si entre Jésus-Christ et eux on s'obstinait à vouloir établir un rappro-

chement. Tels qu'ils se montrent à nous dans l'histoire, nous les aimons. Nous aimerons bien plus encore Celui dont ils ont suivi les traces et imité le dévouement, Celui qui a laissé tomber de ses lèvres bénies le *misereor* universel!

J'ai dit les motifs, quelques-uns des motifs communs à tous les chrétiens, sans distinction de vocation laïque ou sacerdotale, d'aimer Jésus-Christ. Il reste à parler des motifs qui nous sont propres ou personnels, messieurs et chers confrères, car il en existe, et de singulièrement pressants.

II

Ce qui prélude à tout dans notre vie sacerdotale, c'est que nous avons été de la part de Dieu *ab æterno*, de la part du Christ, réalisant dans le temps la pensée éternelle de Dieu, l'objet d'une élection positive. *Elegi vos*. Le jour où, sur la montagne, Jésus créa par un choix officiel le collège apostolique : *Elegit duodecim, quos et Apostolos nominavit*, il vit et il connut jusqu'à la fin des siècles ceux qui devaient être les successeurs des apôtres, il les marqua par avance du signe auguste de leur vocation. Vous y étiez, messieurs, dans cette vision solennelle de l'avenir. J'y étais comme vous. Oui, vous et moi, nous avons attiré l'attention de Jésus-Christ,

nous avons eu notre part de sa vaste prescience, nous avons occupé sa pensée et son cœur. Car il va de soi que s'il nous choisissait pour coopérateurs futurs de son œuvre, il ne le faisait pas froidement, sans intérêt et sans attrait, en s'acquittant d'une nécessité qui s'imposait à lui et à laquelle il ne pouvait se soustraire. Il y mettait le meilleur de lui-même, sa bienveillance et sa tendresse anticipées; d'un seul mot il nous aimait. J'affirme que cette élection préexistait ainsi à notre venue en ce monde, ainsi accompagnée d'affection, et de quelle affection! d'elle-même et d'elle seule, crée déjà pour nous le devoir de réfléchir, de comprendre, d'apprécier, de nous montrer reconnaissants.

Être choisis, messieurs!... Supposez qu'au seuil de notre vie, en pleine jeunesse, quand nous avions seize ou dix-huit ans, un des plus célèbres personnages contemporains, grand savant, grand philosophe, grand orateur, grand poète, grand artiste, fût venu nous trouver dans l'obscurité de notre condition, et nous eût fait des avances de ce genre : Vous me connaissez de réputation, vous savez que je suis en possession d'une notoriété immense et des promesses de la gloire, voulez-vous que je vous associe à mes pensées, à mes œuvres? Vous m'inspirez une amitié profonde; voulez-vous y répondre? Je vous ouvre ma demeure. Nous vivrons ensemble, ensemble nous travaillerons au triomphe des idées qui me sont chères. Vous serez pour

moi un coopérateur intelligent et dévoué; vous serez un frère, un fils, un autre moi-même; le voulez-vous? Tous nous eussions été enthousiasmés d'une telle rencontre, d'une si flatteuse et si douce proposition, rien ne pouvant mieux séduire une âme bien faite et jeune encore, que le sourire inespéré du génie. Pauvre et presque inacceptable comparaison! Ce n'est point seulement un homme supérieur, un privilégié de l'éloquence ou du savoir, un maître fameux d'un genre de maîtrise ou d'un autre, qui s'est ainsi présenté à nous, au matin de notre existence. C'est Jésus-Christ, celui qui a dit : *Je suis la vérité*, et de qui date la transformation intellectuelle et morale du monde. Un moment est venu où, dans le saint des saints de notre conscience nous l'avons entendu nous appeler à partager son beau labeur, et nous apprendre que depuis la scène de la vocation des premiers apôtres nous étions, comme eux, ses élus.

Cette grâce préventive et préexistante de la vocation dont le secret nous a été révélé un peu plus tôt ou un peu plus tard, au cours de notre adolescence, cette grâce d'ensemble comportait une foule d'autres grâces complémentaires et de détail, toutes orientées au même but, toutes destinées à nous préparer, quand ce serait l'heure, à la gloire de notre sacerdoce. Parce que nous devons être prêtre un jour, Jésus-Christ s'est tenu près de nous dès notre apparition à la vie, nous enveloppant en quelque

sorte de ses attentions et de ses soins comme une mère.

On fait grand bruit de notre temps des histoires d'âmes. Les romanciers les plus en vogue sont ceux qui poussent plus loin et plus finement l'analyse psychologique de leurs héros. Quelle histoire d'âme que la nôtre, messieurs! Je ne connais pas la vôtre dans les détails précis et personnels qui la composent. Vous ne connaissez pas la mienne. Mais vous et moi, puisque nous sommes prêtres, nous en avons une certainement. La retraite, pour une bonne part, devrait être consacrée à en faire revivre les souvenirs. Je vais essayer de vous y aider, laissant de côté les vocations plus extraordinaires, celles où l'intervention d'en haut s'est produite en des conditions inaccoutumées, pour me rattacher aux vocations communes, la vôtre probablement comme la mienne, celles dont l'éclosion et l'épanouissement normal n'ont rien de retentissant devant les hommes.

Au jour de notre baptême, au milieu des sourires de bienvenue de l'entourage, plus près que les amis, les parents, le père, la mère, Jésus-Christ se penchait sur nous pour nous accueillir, et lorsqu'on échangeait le *quis, putas, puer iste erit*¹ que provoquent toujours les nouveau-nés, lui qui par le sacrement venait d'ensemencer notre âme des grâces de notre vocation sainte,

¹ Luc. 1, 6.

disait : Il sera prêtre, il sera mon prêtre! Je l'ai choisi. *Elegi et præelegi eum.*

Notre enfance s'est écoulée au sein d'une famille chrétienne. Les meilleures influences de foi et de piété nous ont enveloppés comme une saine atmosphère, à la maison, à l'école, sur les bancs du catéchisme. Le père donnait l'exemple de l'accomplissement de tous les devoirs; la mère pieuse nous apprenait à prier, entremêlant de caresses ses doux enseignements; le prêtre de la paroisse nous instruisait des premiers éléments de la religion, *mutans vocem*, à la manière de saint Paul, il adoucissait le son de sa voix, multipliait les industries de son zèle pour que nous puissions entendre et comprendre. Jésus-Christ était là, derrière chacun de ces êtres bénis, usant de leur ministère visible pour nous pénétrer, sans plus attendre, de son invisible action. Nous retrouvons, quand nous nous rappelons le passé lointain, des intuitions précoces, des générosités surprenantes, des habitudes de bon augure, toute une sève printanière de christianisme. C'était lui, Jésus, qui ébauchait en nous le prêtre de l'avenir. *Repleti sumus mane misericordia tua*¹.

Et notre première communion! La fête extérieure, la fête intime surtout, en furent-elles assez douces! Nous nous y étions bien préparés, grâce aux soins qu'on nous prodiguait à l'envi.

¹ Psalm. LXXXIX, 14.

Lorsque devant l'autel étincelant de lumières et embaumé de fleurs, au bruit des vieux cantiques, nous nous agenouillâmes à la table sainte ; lorsque la frêle et blanche hostie toucha nos lèvres ; lorsque nous nous sentîmes, avec nos douze ans, en possession de l'Eucharistie, ne crûmes-nous point que c'était déjà le ciel ? Plus d'un sans doute d'entre nous eut, à cette heure inoubliable, le pressentiment de sa vocation sacerdotale. Le premier appel de l'Ami divin se faisait entendre : « Mon enfant, qui trouves si bon, si suave de communier, veux-tu devenir prêtre plus tard ? Veux-tu communier souvent ? Veux-tu communier tous les jours ? » Heureux celui qui peut faire dater les prémices de son sacerdoce de cette aube de la première communion, de ce jeune attrait pour l'Eucharistie !

L'adolescence et la jeunesse ont succédé à l'enfance. Dans les maisons ecclésiastiques où nos parents nous avaient placés, à l'ensemble des conditions favorables pour tous, qui donc en a ajouté de meilleures encore ? Qui donc, au plus intime de notre être, attisait le goût de la piété ? Qui donc nous inspirait les délicatesses de la pureté ? Qui donc nous faisait de plus en plus rêver de sacerdoce, comme d'autres, à côté de nous, rêvaient d'autres perspectives dans le monde ? Lui, le Maître silencieux et caché, l'ami toujours vigilant, lui, le Christ jaloux pour nous de l'honneur de notre grand destin, et soucieux toutefois de nous y conduire sans violenter notre liberté.

Le moment est venu où, soit au nom de dispositions ou de convictions personnelles, soit sur les conseils de notre directeur, nous nous sommes décidés à entrer au grand séminaire. Peut-être n'avons-nous jamais hésité. Peut-être, au contraire, les joies légitimes de la vie, les douces visions de la famille, *uxorem et filios*, ont-elles attardé et fait trembler sur nos lèvres le oui définitif. S'il en est de ces derniers, dans cet auditoire, sans fausse humiliation, certes, qu'ils se lèvent, et qu'ils disent avec quelle délicatesse, quelle patience, quelle longanimité, quelle sorte de compassion touchante Jésus-Christ les a traités en ces difficiles occurrences, comment il a respecté leurs lenteurs et ne s'est point lassé de les attendre.

Le grand séminaire ! La vie tout entière ensoleillée de Jésus-Christ. La pauvre cellule où nous travaillions à le connaître, penchés sur nos livres de théologie, sous son image sacrée appendue à la muraille blanche. La chapelle, où nous venions causer cœur à cœur avec lui. Nos communions plus fréquentes et plus ferventes. Nos bons désirs plus affermis à mesure que les étapes successives des saints ordres nous rapprochaient de l'ordination suprême. Enfin, la prêtrise et la première messe. Dieu ! quel sentiment de notre dignité, quand les paroles sacramentelles de la transsubstantiation pour la première fois sont tombées de nos lèvres, quand nous nous sommes vus créateurs d'eucharistie à notre tour, quand

nous sommes tombés à genoux devant l'hostie que nous venions de consacrer ! Et quel ineffable embrassement entre le Christ et nous, dans cette communion sacerdotale, objet depuis si longtemps de nos pensées et de nos désirs ! Pardonnez-moi, messieurs, l'insuffisance de ce que j'en sais dire. Les mots humains sont impuissants à exprimer l'intensité de certaines émotions dans la vie. Aussi bien n'ai-je pas d'autre prétention que de vous inviter et de vous aider à vous souvenir.

Une fois prêtres, nous sommes allés où nous ont envoyés nos supérieurs, interprètes pour nous des desseins providentiels. Aux premières épreuves qui nous ont surpris, attristés, découragés, — car il y en a pour tous, partout, — qui donc nous a plus paternellement relevés et soutenus ? Nos amis, sans doute, ont été bons pour nous, les maîtres et les directeurs de notre jeunesse cléricale aussi. Nous leur avons confié nos peines, peut-être nos larmes. Ils ont mis à nous consoler leur bienfaisante affection. Mais quelqu'un nous a parlé au fond de l'âme, mieux qu'eux tous. C'était l'ami divin, c'était Jésus, pendant notre action de grâces, à notre visite du saint Sacrement, dans notre chambre, aux pieds de l'humble crucifix de bois ou de cuivre dont la pauvreté à juste titre nous plaisait. Oh ! ces colloques entre lui et nous, dans nos premières souffrances sacerdotales ! Ce commentaire lumineux et doux du *tollat crucem suam et se-*

quatur me, du potestis calicem bibere, cet enseignement non plus théorique, mais pratique, de la glorieuse nécessité pour un prêtre, s'il veut être un autre Christ, de savoir souffrir.

Des épreuves, ai-je dit, ... peut-être pis que cela. Peut-être, après un temps de fidélité généreuse, avons-nous connu des heures de défaillance. Peut-être nous sommes-nous lassés de l'austérité du devoir, et sommes-nous tombés. Quel trouble, quel accablement, presque quel désespoir au sortir du vertige d'une faute grave ou d'une autre ! Qui donc nous a rendu confiance et tendu la main ! Notre confesseur assurément. Mais, plus et mieux que lui, l'invisible ami divin toujours, celui qui avait tous les droits de nous tenir rigueur. Au lieu de sévérité, de la bonté ! Au lieu de paroles menaçantes, l'invitation si douce : *Venite, qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos*. Je ne crois pas me tromper en affirmant que rien ne nous a plus persuadés des tendresses du Christ à notre égard, que ce sentiment et ce souvenir du pardon obtenu en certaines heures affligeantes de notre vie. Et qui sait ? tandis que je tiens ce langage, si quelqu'un de vous, messieurs, venu à la retraite dans des conditions fâcheuses de conscience, ayant fait l'expérience de cette longanimité de Jésus-Christ à son égard, de cette générosité infatigable, j'allais dire chevaleresque, se sentant réconcilié et en paix, ne cache pas des larmes d'émotion et de bonheur ?

Au résumé, parce que nous devons être prêtres, et parce que nous sommes prêtres, nul ne nous a plus aimés que Jésus-Christ.

Des affections humaines! Nous en avons connu, et combien douces! Que sont-elles devenues? Les affections de famille, la virile amitié du père, les caresses charmantes de la mère, nous n'en jouissons plus que par le souvenir. *Pater meus et mater mea dereliquerunt me*¹. Leur tâche remplie, ils sont retournés à Dieu recevoir leur récompense et nous attendre. Les frères et les sœurs, ces gracieux compagnons de notre route aux alentours du berceau et dans le matin de la vie? Chacun de leur côté, ils ont pris leur place dans l'existence. Ils ont fondé un foyer. Le meilleur de leur cœur, ils le donnent, — et c'est leur devoir, — aux êtres bénis qui le peuplent. Nous nous rencontrons bien encore; nos mains se serrent toujours, mais ce n'est plus comme autrefois. Le parfum des jeunes amitiés s'est forcément évaporé et amoindri. D'autres affections que celles de la famille, nous en avons eu et goûté aussi. Est-il besoin de dire que je ne parle que de celles qui nous honorent, et dont il est permis de parler devant le tabernacle? A leur tour, que sont-elles devenues? Les unes ont été fauchées par la mort, les autres par l'éloignement et l'absence, les autres par de misérables questions d'intérêt pécuniaire ou

¹ Psalm. xxvi, 10.

des compétitions jalouses; les autres, sans cause apparente, se sont usées d'elles-mêmes, rien qu'au souffle de la caducité et de la fragilité des choses d'ici-bas. Dans le milieu, vers le déclin de la vie où j'arrive, je m'arrête. Je regarde derrière moi. Je vois ma route toute jonchée des débris de mes tendresses humaines. Parmi ces chères tendresses en ruine, je vois en même temps qu'il en est une plus noble, plus délicate, plus pénétrante que les autres, toujours debout, toujours en fleur, toujours jeune, et souriante et bienfaisante, et c'est la vôtre, ô Jésus-Christ! Et voici qu'à le dire je balbutie, parce que l'émotion m'étreint au cœur et paralyse ma voix.

Et ce que vous avez été pour moi jusqu'à ce jour, vous le serez toujours. J'entre dans la saison finale. Le soir de ma vie commence. Les amitiés humaines disparues ne se remplaceront plus désormais. Je m'acheminerais seul vers le mystérieux passage du temps à l'éternité. Mais vous serez là, vous l'ami permanent, l'ami de mon baptême, de ma première communion, de ma première messe, de mes joies, de mes larmes, de mes fautes, de mes repentirs, et l'intimité entre nous ne fera que s'accroître. Et quand viendra l'heure de sortir de ce monde, quand décidément aucun de ceux qui entoureront ma couche d'agonie ne pourra me suivre, vous serez là encore. Vous me direz une fois de plus: *Sequere me...* Mon prêtre, mon frère, mon fils, suis-moi dans le défilé sombre de la mort où

je suis moi-même entré et d'où je suis sorti triomphant, et sur mes pas viens aux plénitudes de ta destinée et de ta vie. Et comme sainte Thérèse, je répondrai : O Jésus, il est bien temps de nous voir !

Manete in dilectione mea. Messieurs et vénérés et chers confrères, tout ce que j'ai pu trouver dans ma raison et dans mon cœur, pour vous rappeler que nous devons aimer Jésus-Christ, non point d'une tendresse sensible, ce qui ne dépend pas de nous et n'est pas nécessaire, mais d'une noble, généreuse et virile amitié, je vous l'ai donné et livré du meilleur de mon âme. Reste à conclure.

Diligis me? Amas me? A cette question pressante et touchante que lui adresse son bon Maître, en insistant trois fois, Pierre embarrassé ne sait trop que répondre. Sa félonie récente, son invraisemblable lâcheté lui ferment la bouche. C'est alors qu'il en appelle des apparences accusatrices, dont il ne peut se défendre, à la réalité intérieure. *Tu omnia nosti, tu scis quia amo te*¹. C'est comme s'il eût dit à Jésus : Votre infailible regard ne s'arrête pas aux surfaces, aux premiers plans des choses, il pénètre jusqu'à l'intime. Eh bien, là, dans les profondeurs de mon être, vous voyez que ce que j'ai de plus sincère et de plus généreux est à vous; vous voyez que je vous aime.

¹ Joan. xxi, 17.

Que de fois n'en avons-nous pas usé de la sorte envers nos familiers et nos proches! Un tort de notre part, une négligence, une indélicatesse, une parole inconsiderée a froissé un de nos amis d'enfance. Nous allons le trouver. Nous lui disons : Tu sais le fond de mes dispositions et de mes sentiments à ton égard, tu sais que ma conduite, si répréhensible qu'elle soit, n'a pu atteindre nos chères relations du passé et de la vie entière; tu sais que je t'aime. *Tu omnia nosti, tu scis quia amo te.*

Autorisons-nous de ces hardiesses touchantes, pour renouveler à Jésus-Christ l'assurance loyale de notre attachement.

O Jésus, une foule de choses fâcheuses, dans nos vies de prêtres, témoignent contre nous. Nous n'avons pas, à beaucoup près, été pour vous ce que vous aviez le droit d'attendre. Mais vous qui savez tout, vous voyez bien qu'en dépit de nos négligences, de nos indélicatesses, de nos fautes, c'est vous que nous avons aimé davantage, c'est vous que nous voulons le plus aimer. *Tu scis quia amo te.*